

rouge et noir

mars 1977

mensuel

prix : 1,50 f

journal d'information de la maison de la culture de grenoble



isère 38580

2500 habitants / 475m d'altitude / à 40 km de Grenoble et à 38 de chambéry
au cœur des Alpes du Dauphiné
S.N.C.F. ligne de Paris Grenoble. / Autocars directs de Grenoble à Allevard.

ALLEVARD

Situé à un quart d'heure de la station
de sports d'hiver du Collet (1 450 m à
2 100 m)
— 10 téléskis
— 2 télésièges
— 20 pistes balisées pour débutant
et skieur chevronné
et à 30 minutes de celle des 7 Laux - Le
Pleyret (1 450 m à 2 100 m)
— 50 km de pistes balisées



RENSEIGNEMENTS : S.I. d'Allevard ouvert toute l'année : 97-52-31
Thermes d'Allevard : 97-56-22
Mairie d'Allevard : 97-50-24
Remontées mécaniques Collet : 97-52-75
Remontées mécaniques Pleyret : 97-50-99

Librairie des Alpes

1, rue
Casimir-Perier
38000 GRENOBLE
Tél. 87.20.71

TOUS LES LIVRES

Livres pour enfants
Romans - Sport
Actualité politique et sociale
Livres utiles - Livres cadeaux

**SPECIALISTE
DES COLLECTIVITES**

**RECOMMANDEZ-VOUS
DE CETTE ANNONCE**



Le 1er magasin de linge de maison
et d'habillement du Sud-Est.

LA PROVIDENCE

Grenoble, 2 rue Thiers et 18 Grand-rue
Succursales à Annecy,
Chambéry et Crest.

Ets. P. Troujman fondé en 1892

*à qualité égale,
des prix inégalés*



JEUNES SANS FRONTIERE ?

Tous les services d'une agence de
voyage traditionnelle avec en plus
le service JSF

circuits - séjours - expéditions
vols spéciaux

Exemples :

Vols pour tous au départ de Paris

BANGKOK	2 350 francs aller - retour
BOMBAY	2 190 francs aller - retour
HONG KONG	3 200 francs aller - retour
LE CAIRE	1 350 francs aller - retour
MADRAS	2 780 francs aller - retour
NEW YORK	1 750 francs aller - retour
SYDNEY	4 300 francs aller - retour
TOKYO	4 400 francs aller - retour

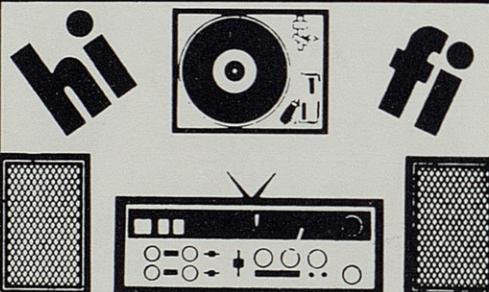
16.rue Docteur Mazet - 38 000 GRENOBLE - tél. 44 36 39 - 44 06 83

Commencez l'année d'un bon pied avec
une bonne vue grâce aux lunettes

d'OPTIQUE ARLEQUIN

107 ter galerie de l'arlequin - grenoble
téléphone 09.28.35

baromètre - boussole - hygromètre
altimètre - thermomètre - jumelles
longues vues



MANTELLO ELECTRONIQUE

Le Rondeau - ECHIROLLES
Auditorium 72 m² Parking assuré

Elle et Lui

20, av. Alsace-Lorraine - GRENOBLE
Tél. 44-15-38

Prestige
de l'habillement
FEMININ-MASCULIN

LIGNES RACCORDEES

10 et **6**

DE ST-MARTIN-D'HERES A GRAND PLACE

par le Centre Ville

11 et **14**

DE SEYSSINET A ST-EGREVE - LA MONTA

par le Centre Ville



74, cours de la Libération - 38100 GRENOBLE

sommaire

Nous vous l'avions annoncé dans notre précédent numéro : **Rouge et Noir**, ce mois-ci, change. **Rouge et Noir**, en effet, comme tout journal, comme tout magazine soucieux d'éviter la sclérose, doit bouger. Périodique d'information, ce journal est aussi l'outil d'expression d'une maison de la culture ; il lui faut donc assumer un rôle de liaison entre l'équipe de cette maison et ses nombreux adhérents et usagers, à Grenoble et dans la région. Mais il lui faut également proposer au fil des mois des éléments de réflexion suffisants sur les actions entreprises par cette équipe et par d'autres, que ce soit au plan local ou national.

Ce nouveau **Rouge et Noir**, nous l'avons voulu vivant, créateur, et à l'écoute des réalités culturelles : qu'elles appartiennent au domaine des arts et du spectacle, ou qu'elles fassent davantage partie de notre quotidien. La nouvelle formule, conçue avec l'aide de Philippe du Vignal, et de Roman Cieslewicz pour la maquette, comprend, outre les informations diverses que vous aviez déjà l'habitude de trouver, des textes (entretiens, dossiers, études, etc.) écrits à l'occasion de telle ou telle manifestation.

Pour mettre au point cette nouvelle formule, nous avons largement tenu compte de vos critiques et de vos souhaits, et, bien entendu, nous continuerons à le faire. Et ce, d'autant plus que ce journal se veut résolument ouvert aux différences et aux opinions les plus diverses. Ambition qu'un « courrier » et qu'une « tribune » devraient nous aider à concrétiser dans chaque numéro.

C'est dire combien nous espérons que ce nouveau **Rouge et Noir** devienne, avec votre concours, un instrument d'échange et de dialogue... Au fait, ce numéro de mars, sincèrement qu'en pensez-vous ?

Catherine Tasca



5 théâtre

Hamlet, sans doute la pièce la plus jouée de Shakespeare et montée pour le Centre Dramatique National des Alpes par Daniel Mesguich. Et **Le nuage amoureux** du poète turc N. Hikmet.

photo X



7 danse

Une des meilleures compagnies françaises de danse : **le Théâtre du Silence** présente un programme de quatre ballets dont un dû au chorégraphe américain Merce Cunningham.

photo Francette Levieux



8 calendrier

Toutes les informations sur les activités du mois de mars avec un petit code pour les prix.

photo Jo Génovèse



10 musique

Cinq jours de Jazz avec M. Solal, Archie Shepp, etc. mais aussi **La Camerata Academica**, orchestre de chambre de Salzbourg, mais encore Astor Piazzola et son orchestre de tango argentin.

Dôme de Salzbourg, par Salari



12 arts plastiques

Un itinéraire à découvrir : celui du peintre italien **Guido Biasi** dont la Maison présente l'œuvre jusqu'au 24 avril.

Photo André Morain



13 société

Les handicapés

Ils habitent la même ville que nous, le même immeuble peut-être, et pourtant leur vie ne ressemble guère à la nôtre... Nous leur donnons la parole.

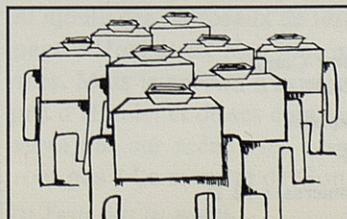
photo J.J. Fournier



14 dossier

Mai : mois italien à la Maison de la Culture. En prélude à cette importante manifestation, un mini dossier (à suivre) ; un entretien avec une famille d'immigrés siciliens.

photo Jo Génovèse



16 cinéma

A l'approche des consultations électorales un film à (re)voir : « **Aux urnes, citoyens** », véritable « leçon de choses » sur les élections dans la France contemporaine. Et des films sur le jazz et la Pop.

Dessin de Gordi

courrier

○ Une idée ? Que notre bulletin « Le Rouge et le Noir » soit écrit dans une langue lisible par tous et non dans un charabia hexagonal et pompeux qui rebute la plupart des lecteurs et les amène à penser que la culture n'est pas faite pour eux.

A.R. Tardieu (Meylan)

● Critique souvent formulée... Nous avons fait un gros effort ! Ce nouveau Rouge et Noir devrait, du moins nous l'espérons, être plus lisible, quant à la forme et au contenu. Nous souhaitons avoir au plus vite votre point de vue ; merci de bien vouloir nous écrire.

○ Serait-il possible que Rouge et Noir passe cette petite annonce (concernant un stage d'expression corporelle dans le Midi, à Pâques) (N.D.L.R.) ?

A.L. Fontaine

● Pendant la préparation de cette nouvelle formule, nous avons pensé à ouvrir une rubrique « Petites annonces ». Malheureusement, vous le constaterez : nous n'avons guère de place, et le délai serait de plus de trois semaines avant leur parution... Il faut donc se résigner : sur ce terrain-là, nous ne sommes pas concurrentiels !

○ Rouge et Noir depuis quelques mois a évolué et, dans le bon sens ; j'aimerais bien toutefois qu'il ne se borne pas à faire de la pub pour les spectacles Maison ou à se gargariser de beaux textes écrits par des intellectuels en mal de confidences. Pourquoi de temps en temps, ne faites-vous pas parler des gens dont le métier n'est pas d'écrire ? Vous me répondrez peut-être que Rouge et Noir n'est pas un bulletin à caractère politique ou syndical et que vous êtes obligé de vous restreindre au point de vue place ?

R.W. Grenoble.

● Rouge et Noir ne peut en effet avoir l'œil et l'oreille à tout, et nous sommes conscients de nos limites... financières. Nous avons cependant introduit dès le premier numéro de cette nouvelle formule une tribune ouverte (ce mois-ci, Francis Sallée, secrétaire du Comité d'Entreprise de Rhône-Poulenc/Pont-de-Claix), un entretien avec une famille d'immigrés siliens, et deux textes écrits par des handicapés. Le numéro d'avril comprendra, lui, un article sur les mouvements ouvriers et la démocratie locale en Italie. Un autre article fera le point sur la célèbre affaire Lip, à l'occasion de la sortie d'un film qui lui a été consacré. Vous voyez : on n'a pas beaucoup de papier, mais on essaye d'aller dans le sens que vous semblez souhaiter.

rouge et noir 84 journal d'information de la maison de la culture

Directrice de la publication :

Catherine Tasca

Rédacteur en chef :

Jacques Laemlé

Secrétariat :

Nicole Chevron

Téléphone :

(76) 25.05.45

RUBRIQUES :

Arts plastiques :

Yann Pavie

Cinéma :

Jean-Pierre Bailly, Alain Thomas

Collectivités :

Bernard Cadot, Paule Juillard

Littérature :

Philippe de Boissy, Martine Versino

Musique-danse :

Jean-Marie Morel

Sciences :

André Giraud

Société :

Dominique Labbé

Théâtre :

Jean Delume

Ont également collaboré à ce numéro :

Lise Brunel

Georgette Hanzo

Francis Marmande

Nicole Martin-Raulin

François Suchod

Philippe du Vignal

Page de couverture :

Archie Shepp

Photo : **Guy Le Querrec**

Imprimerie **Eymond, Grenoble**

Commission paritaire

des publications n° 51-687

MAISON DE LA CULTURE

4, RUE PAUL-CLAUDEL

38100 GRENOBLE

B.P. 507 - 38020 GRENOBLE CEDEX

TEL. 25.05.45

Publicité :

**SERES, 4, rue Nestor-Cornier,
Grenoble. Tél. 44.24.37**

Tirage : **14 000 exemplaires**

Le numéro : **1,50 F**

Abonnement (**10 numéros**) : **12 F**

tribune

le plus gros obstacle

Je me souviens d'une rencontre à la Maison de la Culture où une dame du secteur Enfance m'a posé cette question : « Et vous, dans les entreprises, quel est votre plus gros obstacle à l'action culturelle ? » Je lui répondis immédiatement : « Le patron, Madame ! ». Ma réponse fut prise pour une boutade, ça n'en était pourtant pas une. Les problèmes que nous avons avec notre bibliothèque illustreront parfaitement ce propos. Depuis trente ans (à l'époque, les établissements Progil), existe dans l'enceinte de l'usine une bibliothèque pour les travailleurs et leurs familles. Sa situation est idéale : près de la sortie, tout près des pointeuses. Jusqu'à ces dernières années, elle était gérée par l'Assistante sociale de l'usine et la direction ne s'en était jamais préoccupée.

Depuis trois ans, date à laquelle les élus du Comité d'Etablissement ont pris la gestion directe des œuvres sociales, elle est gérée par une commission, donc par les travailleurs eux-mêmes. Cela s'est, bien sûr, traduit par une réorganisation et une orientation nouvelle, la bibliothèque d'entreprise étant, pour nous, le lieu privilégié de toute action culturelle. Elle revêt, à ce titre, une grande importance. Son budget est passé de 5 200 F en 1974 à 28 000 F en 1976 et 32 000 F sont prévus pour 1977. De nouveaux rayons : sciences sociales, livres d'art, poésie, etc. pratiquement inexistantes auparavant, ont été créés ; une campagne d'information sur ses activités a été lancée dans l'entreprise. Résultat : le nombre des adhérents a doublé en peu de temps ; le volume des prêts a considérablement augmenté. La bibliothèque commençait réellement à jouer son rôle auprès des travailleurs.

Tout d'un coup, la direction, au cours d'une réunion du Comité d'Entreprise, a fait cette déclaration : « La bibliothèque, à l'intérieur de l'usine, cause beaucoup de problèmes. Il n'est pas possible à Messieurs les gardes de suivre toutes les personnes étrangères à l'usine. Or chaque semaine des milliers de francs disparaissent ». Autrement dit, la direction, prenant prétexte de vols effectués dans l'usine, envisage très sérieusement de fermer l'accès de la bibliothèque aux familles des travailleurs qui y viennent sans problème depuis 30 ans. Dans le même temps, la même direction offrirait royalement un autre local beaucoup plus grand mais loin de l'usine. On comprend aisément qu'à nos yeux une petite bibliothèque bien placée est bien meilleure qu'une grande mal située. Les élus du personnel s'y sont, bien entendu, opposés et devant leur détermination à défendre la bibliothèque, la direction a, pour l'instant, reculé. Mais pour combien de temps ?

F. Sallée

Secrétaire du C.E.
Rhône-Poulenc/Pont-de-Claix.

hamlet

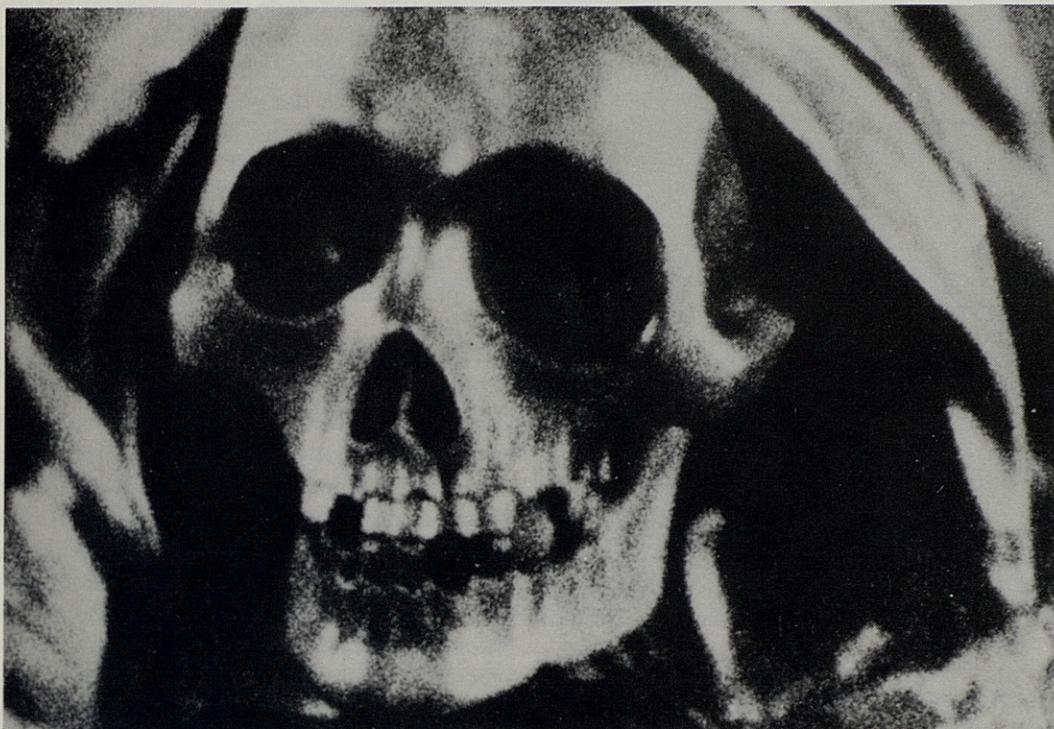


photo X

Le Centre Dramatique National des Alpes présente ce mois-ci son quatrième spectacle de la saison : Hamlet, de Shakespeare. Il a fait appel, pour le mettre en scène, à Daniel Mesguich qui a eu avec Philippe du Vignal un entretien dont nous publions ci-dessous quelques extraits.

– Pourquoi montez-vous une pièce classique ?

Les « classiques », comme on dit, cela nous appartient, c'est le patrimoine, c'est l'héritage du père. Si on ne les met pas en scène, si on ne les travaille pas, de toute façon ce sont eux qui viendront nous travailler. Il y a une arrière-garde d'hommes de théâtre qui nous dit : Eh ! vous, jeunes metteurs en scène, arrêtez donc de toucher aux classiques et de vous en servir pour vous faire connaître... Pas d'accord du tout ! Je crois, qu'il faut continuer à faire parler les classiques, parce que, du même coup, c'est nous qu'ils font parler. Dire : je ne veux pas monter Racine ou Marivaux, c'est dire : la langue française m'emmerde, c'est croire à une certaine spontanéité de la création dramatique. Désolé ! La structure d'une pièce classique, cela nous concerne encore, jusque dans notre façon de vivre quotidienne.

– Et pourquoi avoir choisi précisément Hamlet ?

La première raison, c'est, je l'ai dit, l'envie de monter un texte très connu, un classique plus connu encore. D'autre part, **Hamlet**, c'est en

quelque sorte « l'emblème » du théâtre. Le spectre au début de la pièce, la fameuse scène où des comédiens viennent jouer une tragédie devant le roi : il y a, là, tout un jeu qui me paraît participer du mécanisme même de la réalité dramatique, et qu'il est passionnant pour un metteur en scène d'explorer. Dernière raison enfin : la pièce de Shakespeare traite de thèmes infiniment actuels, à savoir : les rapports sexualité/pouvoir, psychanalyse/politique, et de la naissance du fascisme. C'est James Joyce qui a écrit cette phrase étonnante : « Les Hamlets en habit kaki n'hésitent pas à tirer ». Et, en effet, le dernier vers de la tragédie shakespearienne : « Go, bid the soldiers shoot » (1) est assez clair. Même si c'est une métaphore, même s'il s'agit de salves tirées en l'honneur du roi défunt. Et, il y a bien, dans la pièce, un programme qui se déroule au nom du Père mort, au nom d'un ordre fini, et qui permet de tuer tout le monde.

– Comment avez-vous conçu votre mise en scène ?

J'ai changé très peu de choses : je n'ai pas fait dire à un personnage les répliques d'un autre, je n'ai pas non plus modifié l'ordre des scènes, ni ajouté des morceaux de texte. Et le personnage d'Hamlet est bien joué par un jeune premier. Mais le spectre n'existera que dans l'esprit d'Hamlet et de ses compagnons : on ne le verra pas sur scène ; les comédiens ne joueront pas « Le meurtre de Gonzague », dont le

(1) Faites tirer les soldats.

(suite page 6) ➤

Daniel Mesguich

24 ans, ancien élève d'Antoine Vitez au Conservatoire national d'Art dramatique, Daniel Mesguich a notamment monté **Candide** d'après Voltaire, **Le Prince Travesti** de Marivaux, **Britannicus** et **Andromaque** de Racine. Il prépare actuellement la mise en scène de **Gallée** de B. Brecht qui sera joué en mai au Théâtre Es-saïon à Paris.



Maquette de costumes J.P. Vergier

AVRIL

Théâtre et réalité

(Pierre Mac Orlan, Jean-Paul Wenzel)

Au mois d'avril, deux séries de représentations : deux modes d'approche de la réalité par la création théâtrale.

A (re)lire **Quai des brumes**, à (re)voir le film qu'en a tiré Marcel Carné (avec Michèle Morgan et Jean Gabin), quelle image reçoit-on, en 1977, de la réalité proposée par le romancier, puis par le cinéaste ? Le spectacle que Yvon Chaix et le Théâtre de la Potence créeront à partir de cette œuvre déjà « mythique » tentera de répondre à la question (du 14 au 20).

Aujourd'hui, un autre « réel », celui de **Marianne attend le mariage** : une famille apparemment sans problèmes : le père à l'usine, la mère au foyer, un fils à l'armée, deux filles : l'une encore « scolarisée », l'autre jeune ouvrière « lucide ». Puis le drame va naître... Une œuvre courageuse et dure sur les rapports au sein d'une cellule familiale, écrite et mise en scène par Claudine Fiévet et Jean-Paul Wenzel, l'auteur de **Loïn d'Hagondange**. (27, 28, 29)

Marionnettes

avec Univers Enfants et Pascal Sanvic (du 18 au 29 avril)

Stage Marionnettes (23 et 24 avril)

Stage Lecture à voix haute (du 5 au 9 avril)



L'histoire que raconte Hamlet

Au Danemark, à l'époque médiévale. Les remparts d'Elseleur. Le jeune prince Hamlet a la vision d'un spectre : celui de son père, qui lui fait comprendre que sa mort a été provoquée par Claudius, son frère – lequel occupe son trône et a épousé sa veuve Gertrude.

Hamlet met alors le couple royal à l'épreuve, en faisant jouer devant lui une pièce de sa façon, représentant le meurtre de son père.

Il joue la comédie de la folie – faisant mine de ne plus aimer la jeune Ophélie, qui en mourra, après que, Polonius, son père eût été tué fortuitement par Hamlet.

Claudius, qui se sait démasqué, cherche à faire disparaître le jeune homme. Celui-ci déjouera les pièges : Gertrude sera amenée à boire le poison destiné à son fils, lequel finira par tuer Claudius – avant de mourir à son tour. L'ennemi de l'extérieur, Fortinbras le Norvégien, s'empare alors du trône de Danemark.

Ainsi va le « grand mécanisme » de l'Histoire. « Et le reste est silence. »

pour en savoir plus :

H. Fluchère : **Shakespeare, dramaturge élisabéthain** (Paris 1948).

Ouvrage du plus grand spécialiste universitaire français de Shakespeare.

J. Jacquot : **Shakespeare en France : mises en scène** (Paris, 1964, éditions du CNRS).

Très intéressante étude sur la dramaturgie des œuvres de Shakespeare. Nombreuses illustrations.

Jean Paris : **Shakespeare par lui-même** (Paris, Seuil, 1954)

Bonne approche globale de Shakespeare.

Jan Kott : **Shakespeare, notre contemporain** (Marabout U. 1965)

Jan Kott, professeur de théâtre polonais, retrouve, dans l'histoire violente des personnages shakespeariens, des signes qui nous concernent directement. Ouvrage clair, alerte et vigoureux.

texte n'est pas très intéressant mais la fameuse scène « Etre ou ne pas être... » ce qui à mon sens ne trahit pas Shakespeare.

Quant aux costumes, ils sont pour la plupart historiques ; entre 1603, date de la création de la pièce et 1977, il y a plus de trois siècles : cela me paraît donc normal de la jouer en costumes d'époque. Vous voyez donc que mon **Hamlet** sera respectueux, et à mille points de vue, si on le compare à une dramatique de la télévision ou à une représentation de la Comédie Française. Monter **Hamlet** signifie, pour moi, monter **aussi** l'histoire du texte et de ses mises en scènes successives, même si je ne les connais pas. Antoine Vitez a raison, quand il dit qu'il ne faut pas dépoussiérer les classiques, mais au contraire les « poussier ».

La traduction de Michel Vitoz est une véritable traduction, très fidèle, écrite dans la langue française de l'époque. Voilà les grandes directions de ma mise en scène. Par ailleurs – mais ce n'est pas du tout paradoxal à mes yeux – j'essaye aussi de tuer la fiction, la représentation ; c'est, en cela que j'espère être moderne et matérialiste. Il me semble qu'annuler la fiction à certains moments, c'est la réinventer aussi énorme et aussi forte, dans d'autres scènes.

– **Votre public parisien était surtout composé de ce que l'on pourrait appeler des « intellectuels ». A Grenoble, vous aurez affaire à des spectateurs appartenant à des milieux très divers...**

Bien entendu, et j'en suis conscient ; **Hamlet** ne sera cependant pas un spectacle « facile »... Cela dit, même si certaines scènes ne sont pas

toujours claires, je pense que la situation, elle, le reste. On peut donc voir la pièce à plusieurs degrés, ce qui devait probablement être le cas aussi à l'époque de Shakespeare. Admettons même qu'il y ait des passages entiers que l'on ne « comprenne » pas. Eh bien, je dirai que cela n'a pas beaucoup d'importance, que cela fait partie de la fable. Hamlet, il en manque des bouts, et c'est justement pour ça que c'est une tragédie et que le personnage principal finit par en mourir...

– **Pensez-vous que le théâtre soit encore ressenti par le public comme un art nécessaire ?**

Cela peut paraître prétentieux de ma part, mais aucune des pièces que je reçois n'est intéressante... Par ailleurs, Artaud et Brecht, ces grands phares du théâtre contemporain nous ont fait comprendre une chose : ce n'est pas obligatoire de prendre des textes destinés au théâtre pour faire du théâtre. Pourquoi ne pas monter **Le capital** de Karl Marx ? Ce qui caractérise le théâtre, c'est qu'on s'adresse à d'autres, c'est tout. Nous, hommes de théâtre, avons envie d'avoir une large audience, c'est un fait, mais le problème n'est pas si facile. Tous les écrivains « avancés » (je ne veux même pas dire d'avant-garde) sont illisibles pour 99 % de leurs contemporains, et notamment pour la classe ouvrière... Je voudrais bien, quant à moi, faire une chose très « populaire », qui marche très fort, mais... je suis persuadé que le public vraiment populaire n'y retrouverait pas son compte, et qu'il y aurait tricherie.

Ceux qui défendent un théâtre « populaire » parlent en général des spectateurs comme si c'étaient des porcs ! Pour moi, même si je fais, comme on le prétend, un théâtre « élitaire » – ce qui n'est pas si sûr ! – je ne dis jamais que le public ne comprendra rien, je le respecte.

Mais, malheureusement, nous ne pouvons pas traduire une chose compliquée en une chose simple. Et, quand bien même nous essayerions de le faire, tous les intellectuels – c'est-à-dire, notre famille (2), qu'on le veuille ou non – nous tomberaient sur le dos ! Nous ne serions pas reconnus. Je ne suis pas un poète maudit, ni un ouvrier qui parle à ses frères, mais un intellectuel. Et un intellectuel peut-il, lui, arriver à parler à des ouvriers ? Actuellement, je crois que c'est impossible ; il y a une coupure qui subsistera encore un certain temps. C'est un problème de langage : cela on le sait maintenant...

Ph. du Vignal

(2) si je réfléchis aux raisons qui me poussent à faire du théâtre, c'est sans doute parce que je désire créer une « famille ».

le nuage amoureux :

une « fantasmagorie populaire »

Il y a le rêve... Dans son spectacle, Mehmet Ulusoy, qui est né en Turquie, s'inspire d'un conte et de poèmes dont l'auteur est son compatriote Nazim Hikmet (mort en 1963). Le conte, c'est **Le nuage amoureux**. On est au commencement du monde. Un derviche souffle dans son pipeau – et fait surgir du chaos la belle Aïché, en même temps que Seyfi, le noir esprit du mal. Seyfi en veut à Aïché, et l'on voit s'interposer une colombe, un lapin, un nuage...

Il y a le rêve, et il y a la vie... Dans le cours du récit mis sur la scène, intervient la vie réelle. Car ni Nazim Hikmet (ce poète militant passa plus de quinze ans en prison), ni Mehmet Ulusoy (qui a dû quitter son pays en 1971) ne sont de ceux qui s'évadent dans le rêve. Les poèmes d'Hikmet se font l'écho d'une réalité vécue parfois atrocement par les peuples de ce temps. Paysans, ouvriers, prisonniers crient leurs luttes et leur histoire – et l'Histoire avec une majuscule : ils en sont, disait le poète, « les grands personnages anonymes ».

Et puis, il y a le théâtre... Mehmet Ulusoy, dès son arrivée en France a été reconnu comme un metteur en scène de premier plan, qu'il s'agisse de son premier spectacle (**Légendes à venir**) ou du plus récent (**Dans les eaux glacées du calcul égoïste**). Une imagination riche et étonnamment colorée fait surgir de l'ombre objets et personnages, pour la parole, pour le jeu et pour la danse. Danse du rêve et danse du réel quand, par exemple, telle rythmique typiquement orientale s'achève brusquement en satire narquoise du Dieu Dollar...

Mehmet Ulusoy n'a rien oublié des leçons du théâtre de rue qu'il pratiquait naguère : avec sa troupe du « Théâtre de Liberté », il en transpose sur nos scènes la vivacité et la force.

Et de la combinaison sensible de toutes ces données, le conte et le réel, la présence des objets et celle des corps, naît ce qu'un critique appelait avec justesse une « fantasmagorie populaire ».

Jean Delume



photo X

modern'dance

Donner à la danse sa vocation de théâtre sans parole fut l'une des motivations de Jacques Garnier et Brigitte Lefèvre lorsqu'ils créèrent leur compagnie le **Théâtre du Silence** en 1972. Faire de la danse un moyen d'expression au service de l'homme sans isoler l'art, de la société contemporaine. Dès lors, le langage de ces transfuges de l'Opéra ne pouvait que s'ouvrir à la danse moderne et passer tôt ou tard par l'enseignement américain. Toute la compagnie a découvert l'été dernier l'univers spatio-temporel de Merce Cunningham : le temps de créer **Summerspace**, un très beau ballet réglé dans le silence, et qui se juxtapose, pour la représentation, au décor pointilliste de Rauschenberg et à la musique ouverte de Morton Feldman.

D'un semis de couleurs vives, des corps en mouvement se détachent, se croisent, disparaissent et reviennent, comme des éclats de soleil jouant à travers des branches d'arbres, le mouvement suit la ligne aléatoire des parcelles de lumière ; la danse n'est plus l'histoire de personnages qui se rencontrent, elle est l'espace qui prend vie, forme et volume par le déplacement des corps. Avec **Summerspace**, dont on doit la chorégraphie à Merce Cunningham, le **Théâtre du Silence** opère une mutation et interprète son répertoire avec une prise de conscience nouvelle.

Moins abstraites, les chorégraphies de J. Garnier et de B. Lefèvre partent d'un thème humain ; **Ceci est cela**, en dédoublant le personnage central, explore le mot *être* dans son rapport du rêve à la réalité. **Kontakte**, sur une musique de Stockhausen, architecture l'espace autour d'un cube où les personnages se reposent, s'abritent ; espace intime ou intérieur relié à l'espace extérieur où se déroulent les situations de groupe. **Avalanche**, que l'on doit au chorégraphe américain Lar Lubovitch, dessine au contraire sur la scène l'épure graphique de la composition musicale de J.S. Bach.

Lise Brunel.



photo Alain Le Hors

Le Théâtre du Silence

Jacques Garnier commence la danse à dix-huit ans au Conservatoire supérieur de musique de Paris (classe de Maître Brieux) où il obtient les premiers prix de danse classique et d'histoire de la musique.

Engagé dans le corps de l'Opéra de Paris, il est nommé sujet en 1968 et participe aux principales créations de l'Opéra avec Roland Petit, Maurice Béjart, Georges Balanchine, Michel Descombey. En 1970 à l'Opéra, Jacques Garnier fonde le « Groupe des Sept » et signe ses premières chorégraphies.

Au cours de plusieurs voyages aux U.S.A. il travaille avec Alvin Ailey et Merce Cunningham. Il est invité au Festival d'Avignon (1971), où le Théâtre du Silence va prendre forme. C'est en janvier 1972 que Jacques Garnier quitte l'Opéra avec Brigitte Lefèvre pour fonder officiellement la compagnie dont il est le principal chorégraphe.

Depuis 1974, le Théâtre du Silence a trouvé son port d'attache à la Maison de la Culture de La Rochelle, dans le cadre de la décentralisation culturelle, grâce à l'aide des Affaires culturelles et de la Municipalité.

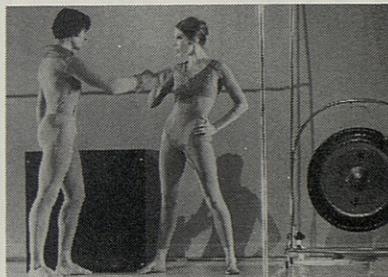


photo Dalfrance, M. Berger

« Dans nos spectacles, il n'y a pas d'anecdote, pas de psychologie ni de symbolisme. L'action ne renvoie à rien d'autre, pas même à un développement dramatique. Tout ce qui est vu trouve sa justification à l'instant même et le spectacle n'est rien d'autre que ce qu'on peut voir. Il n'y a pas d'intention ni de signification cachée... »

La danse a une continuité qui lui est propre et qui n'a pas à dépendre soit de la montée et de la descente du son, soit de l'accord et de l'élocution des mots. La force de la sensation qu'elle provoque réside dans l'image physique, qu'elle soit mobile ou statique. Chaque spectateur peut et doit se sentir appelé à y répondre individuellement. »

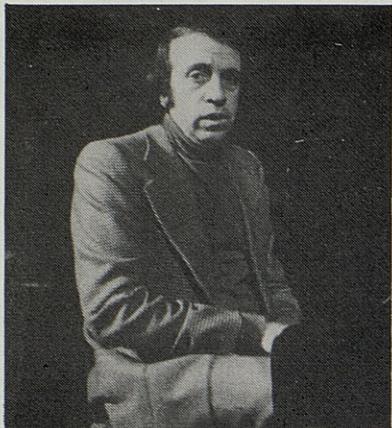
Merce Cunningham



jours	théâtre	théâtre	musique	danse	cinéma	arts plastiques	littérature	sciences société	stages ateliers vie de la maison
mardi 1			Concert Jazz : Willem Breuker Kollektief 20 h 45			Exposition : Photos « Retour à la ville » P. Canaguier, P. Garbolino		Exposition : Les handicapés dans la vie sociale. Débat : Les handicapés et le travail 20 h 45	Ateliers : Percussion avec D. Humair jusqu'au 5 mars Pour tous renseignements : tél. 25.05.45
mercredi 2			Concert Jazz : Archie Shepp Quintet 20 h 45			Pendant les heures d'ouverture de la Maison de la Culture jusqu'au 31 mars			
jeudi 3			Films : Concerts à la fondation Maeght avec C. Taylor, A. Ayler, Sun Ra 18 h		Film : Concerts à la fondation Maeght avec C. Taylor, A. Ayler, Sun Ra 18 h			Débat : Les sondages d'opinion en question avec des chercheurs de l'Inst. d'Et. Po. 20 h 45	
vendredi 4	Hamlet de W. Shakespeare Mise en scène : D. Mesguich 20 h 30							La surdité, cette inconnue animation 18 h - 20 h	
samedi 5	Hamlet 19 h 30		Jazz : Rencontre avec F. Marmande et Ph. Carles 15 h Concert Solal, Portal, Jenny-Clark, Humair 20 h 45		Actualité : Aux urnes, citoyens d'E. Bobrowski (1971) 14 h 30 et 20 h 30		L'heure de la critique du livre, avec Ph. de Boissy et M. Versino 15 h 30	Actualité : Aux urnes, Citoyens d'E. Bobrowski (1971) 14 h 30 et 20 h 30	Réunion : Information des relais 17 h
dimanche 6	ATTENTION RELACHE				Cinémathèque (voir dépliant) 17 h			Les polyhandicapés animation à partir de 15 h	
mardi 8	Hamlet 20 h 30		Concert : Haendel, Haydn, Vivaldi, Britten par la Camerata Academica de Salzbourg 20 h 45		Le temps des châtaignes suivi d'un débat avec Michel Philibert 17 h			Film : Le temps des châtaignes suivi d'un débat avec M. Philibert 17 h	Réunion : Information des relais 18 h 30
mercredi 9	Hamlet 20 h 30		Film : H. Music 20 h 30		Film : H. Music 20 h 30			Sports et handicaps animation 18 h - 20 h	
jeudi 10	Hamlet 19 h 30		Film : H. Music 20 h 30		Film : H. Music 20 h 30				
vendredi 11	Hamlet 20 h 30		Tango argentin : Ensemble d'Astor Piazzola 20 h 45			Exposition peinture Guido Biasi ouverture 18 h jusqu'au 24 avril		Débat : La prévention néo-natale avec le Dr de Bethmann 20 h 45	
samedi 12	Hamlet 19 h 30		Tango argentin : Ensemble d'Astor Piazzola 19 h 30			Tous les jours de 11 h à 13 h et de 14 h à 19 h		Les enfants psychotiques animation 15 h - 18 h	
dimanche 13	Hamlet 15 h				Cinémathèque (voir dépliant) 17 h				
mardi 15	Hamlet 14 h 30		Concert : Schubert par le trio Delta 20 h 45					Les handicapés mentaux et la cité animation 20 h 45	
mercredi 16	Hamlet 20 h 30			Théâtre du Silence chorégr. : J. Garnier, L. Lubovitch, B. Lefevre, M. Cunningham 20 h 45				Débat : Handicaps et vie affective 20 h 45	
jeudi 17	Hamlet, 19 h 30		Film : Monterey Pop 18 h et 20 h 30	Théâtre du Silence 19 h 30	Film : Monterey Pop 18 h et 20 h 30				
vendredi 18	Hamlet 20 h 30			Théâtre du Silence 20 h 45				Débat : La loi d'orientation sur les handicapés avec M. Lecoarer, 20 h 45	
samedi 19	Hamlet, 19 h 30	Débat : Shakespeare Hamlet avec G. Lavaudant, D. Mesguich 16 h 30			Behindert de Stefan Dwoskin (1974) 14 h 30, 17 h, 20 h 30			Behindert de Stefan Dwoskin (1974) 14 h 30, 17 h, 20 h 30	
dimanche 20	Hamlet, 15 h				Cinémathèque : (voir dépliant) 17 h		Lecture à haute voix : Le malheur innocent de Georges Hourdin 15 h 30		
mardi 22	Hamlet, 14 h 30	Le nuage amoureux de Nazim Hikmet mise en scène : M. Ulasoy 20 h 45			Le voyage en ballon d'A. Lamorisse (1960) 14 h 30 et 20 h 30		Lecture à haute voix : Le malheur innocent de Georges Hourdin 18 h 30	Handicaps et maladies évolutives animation 18 h - 20 h	
mercredi 23	Hamlet 20 h 30	Le nuage amoureux 20 h 45			Le voyage en ballon 14 h 30 et 17 h				
jeudi 24	Hamlet, 19 h 30	Le nuage amoureux 19 h 30						Le jeune handicapé et l'école Débat : 20 h 45	
vendredi 25	Hamlet, 20 h 30		Jeune chanson : Jacques Subervie 20 h 45						
samedi 26	ATTENTION : dernière représentation d'Hamlet 19 h 30	Débat : Shakespeare Hamlet avec G. Lavaudant, D. Mesguich 16 h 30	Jeune chanson : Jacques Subervie 19 h 30						
dimanche 27					Cinémathèque : (voir dépliant) 17 h				
mardi 29			Film : Les rois du Rock 18 h et 20 h 30		Film : Les rois du Rock 18 h et 20 h 30	Retour à la Ville jusqu'au 31 mars Guido Biasi jusqu'au 24 avril		Exposition : Les handicapés dans la vie sociale jusqu'au 10 avril	Stage de flûte à bec (perfectionnement) jusqu'au 3 avril Renseignements : tél. 25.05.45

le free : une identité retrouvée

photo Thierry Trombert



Martial Solal

les cinq jours de jazz

Les « cinq jours de jazz » (du 1^{er} au 5 mars) rompent avec la « tradition » des quatre années précédentes : plus de concerts « historico-panoramiques », mais le choix délibéré d'un jazz contemporain, par conséquent d'une musique corrosive, déconcertante, « dérangeante », très représentative du jazz actuel chez Archie Shepp – l'un des premiers musiciens et l'un des plus marquants du free jazz – mais faite aussi de lyrisme chez Michel Portal, d'humour et de perfection chez Martial Solal, Daniel Humair, qui accompagnera ces deux derniers lors du concert du 5, pourra nous montrer à cette occasion, qu'il est un batteur de tout premier plan, sachant écouter, soutenir, provoquer, répondre. Quant au Kollektief de Willem Breuker, il fait se marier avec bonheur le rag et les marches militaires, la ballade et les polkas, avec une impertinence joyeuse et farceuse.

Une nouveauté cette année : les ateliers de percussion, dirigés par Daniel Humair, qui abordera la batterie avec des débutants et approfondira, avec un second groupe déjà initié, le perfectionnement technique, le travail du son, le développement de l'improvisation.

Du cinéma le jeudi, et le samedi une rencontre-débat avec Philippe Carles et Francis Marmande, de Jazz Magazine, qui parleront du jazz d'aujourd'hui, au travers de la fonction critique et du rôle des revues spécialisées.

Voilà pour les activités organisées par la Maison de la Culture. D'autres manifestations – animations, ateliers, concerts – avec Steve Lacy et Christian Escoudé notamment – sont prévues durant ces « cinq jours » par le Service d'Intervention Culturelle, le Jazz Club et la bibliothèque de Grand'Place, au Théâtre, à la salle des Concerts et à Grand'Place. Pour plus de précisions, vous pouvez vous adresser à l'un ou l'autre de ces organismes (1). Un dépliant donnera, par ailleurs, le programme complet de l'ensemble des manifestations qui se dérouleront durant cette semaine de Jazz.

- (1) Jazz-Club, 4, rue Hector-Berlioz, Grenoble.
S.I.C., 3, quai Stéphane-Jay, Grenoble.
Tél. 44.06.13 - 44.02.16.
Bibliothèque de Grand'Place.
Tél. 09.40.54.



Willem Breuker

photos X

On a bien essayé, d'abord, de le décrier, le fabuleux mouvement libertaire des années 60. On a bien cherché à réduire son insolent lyrisme à la part congrue d'une mode, d'une étiquette : le **free-jazz**. On aurait bien voulu l'oublier... Mais il faut maintenant le reconnaître, avec le pianiste Don Pullen : « Toute la musique qu'on entend aujourd'hui a son origine dans celle des années 60. »

Ce bouleversement sans précédent de toute une esthétique, ou mieux, d'une parole, la parole d'une communauté, c'est lui aujourd'hui qui nous permet de situer et de comprendre, bref d'aimer, tout simplement, l'ensemble de la musique noire, en tous ses moments et avec toutes ses folies.

Par un faux calcul, fondé sur une fausse histoire, on croit bon, trop souvent, de procéder à l'envers : il faudrait, nous dit-on angéliquement, aimer d'abord le new orleans, puis le chicago-style, le swing, le bop, le cool et le n'importe quoi. A vrai dire, cette conception courante du jazz, dont on reconnaît le pauvre modèle dans l'histoire des religions (avec sa terre sainte, son exil, les schismes, quelques hérétiques et une valse d'excommunications), cette conception dominante n'est pas seulement burlesque : elle est, pour ignorer et refouler la musique noire, la machinerie la plus idéologique et le piège le plus efficace. Censure active, elle ne fait que bégayer la collection de censures et de mépris qui reste l'escorte obligée de l'art noir. Passe encore, le temps aidant, d'avoir rejeté Charlie Parker, Dizzie Gillespie et les sublimes voleurs de feu des années 40 ; il faudra donc supporter qu'avec le free-jazz, de nouveaux prêtres s'exténuent en invectives contre cette explosion de tempéraments et d'ivresses inventives, contre un retour inouï à l'improvisation collective, et contre ces nouveaux Prométhée : Ornette Coleman, Albert Ayler, Cecil Taylor ou Archie Shepp.

Bernée par les lois du commerce, abusée par

les étiquettes des marchands, aveuglée par son propre discours et celui des médias, cette absurde légalité de l'histoire essaiera, à toute force, d'étouffer la revendication permanente de la musique noire : « La musique, comme dit Jackie McLean, a été notre seul moyen de rester en contact les uns avec les autres. On nous a dépossédés du langage, et nous avons fait notre histoire dans cette langue – la musique ».

En fait, le dogmatisme satisfait des historiens à faux-nez, ne correspond ni à la réalité du jazz, ni à ses conditions de production, et encore moins au vécu des musiciens. Indifférents aux différences lucratives qu'invente le marché, ceux-ci, on le sait, ne cessent de travailler les formes et les expressions les plus « différentes ». Et quel naïf pourrait encore s'étonner d'entendre Shepp jouer une ballade de Benny Golson ou un thème d'Ellington ? Une fois pour toutes, il faudrait en finir avec cette conception bêtement linéaire et plate-polémique de l'histoire du Jazz, qui laisse à dessein filer les traits essentiels de cette musique. Mais après tout, ceux-ci sont peut-être trop paradoxaux pour ne pas prêter parfois au malentendu :

1. Pratique de la rupture incessante, le Jazz ne se répète pas. Et, s'il ne cesse de produire des ruptures, c'est pour être à la croisée de l'individuel le plus risqué (l'improvisation), et du collectif le plus aventureux (musique de communauté, de groupe, de rencontre).
2. Autre paradoxe lié au premier : que l'invention musicale la plus originale du 20^e siècle soit née du croisement le plus complexe de toutes les pratiques et de toutes les traditions. Ce ne sera donc qu'une conséquence que l'une des nouveautés de la « newthing » tienne dans la relecture aimable (et savante) de toute la tradition noire.
3. C'est par l'exemple péremptoire du peuple noir retrouvant et affirmant, dans sa musique, une identité massacrée, que nous avons pu,

les derniers tangos d'astor piazzola



Daniel Humair

nous, découvrir toutes les autres musiques que prétendait ignorer la tradition occidentale.

4. Et d'ailleurs, ce langage si propre à la communauté afro-américaine, il sera, dans un étonnant intercommunalisme, adopté partout. Pas seulement à la façon suiviste et sottement imitative des revealistes et autres amateurs de dixieland : mais aussi avec le gai savoir et la sensualité technique d'un Martial Solal ; avec la délicatesse d'invention d'un Michel Portal ; avec le prodigieux débordement rythmique d'un Daniel Humair ; avec l'insolence politique et rieuse du Willem Breuker Kollektief. Tout musicien qui veut trouver son identité dans la musique improvisée (ce qui suppose, on le sait, un long travail), se reconnaît d'abord dans le jazz, y cherche sa propre voie et la voix de sa différence. Comme d'autres Européens, Michel Portal, aux mille talents, aux mille inventions, aux mille fêtes, ou J.F. Jenny Clark - l'un des meilleurs bassistes du moment - l'ont déjà montré à Grenoble. Leur rencontre avec Solal et Humair s'annonce, à coup sûr, comme exceptionnelle.

Né du peuple du blues et volontairement populaire, le jazz reste pourtant dans une sorte de marginalité. Comme si, profondément, il demeurait antipathique au commerce, aux médias, et même aux cultures officielles. C'est là toute la force de sa sincérité, et toute l'histoire aussi de sa faiblesse sociale, qui faisait dire à Erik Satie : « Ce que j'aime dans le jazz, c'est qu'il nous apporte sa douleur, et qu'on s'en fout. » Il n'est cependant que peu de formes d'expression aussi vivantes, aussi étroitement liées à leur actualité, aussi décidément soucieuses de leur propre critique et de leur constant renouvellement. Les « cinq jours de jazz » 1977 devraient encore en administrer la preuve.

Francis Marmande.

Astor Piazzola, dont c'est la première tournée en France, n'est cependant pas un inconnu ; on l'a déjà vu plusieurs fois à la télévision, notamment dans les émissions de Jacques Chancel. Astor Piazzola, c'est aussi le compositeur du succès de Julien Clerc **Ballade pour un fou**, de nombreuses musiques de films (**Il pleut sur Santiago**, **Cadavres exquis**, etc.) et d'un oratorio **El Pueblo Joven**.

Né à Mara del Plata (Argentine), il commença à étudier très jeune le bandonéon avant de se consacrer à la composition de musique classique et à la direction d'orchestre. Bourcier du gouvernement français en 1954, il suit les cours de Nadia Boulanger qui lui conseille de ne pas abandonner la musique populaire argentine. Il crée alors son propre ensemble, pour montrer que le tango argentin peut aussi être une musique que l'on écoute.

Aux Etats-Unis, comme en Amérique du Sud ou en Europe, l'orchestre d'Astor Piazzola (bandonéon, flûte et saxo, guitare électrique, piano et fender, guitare basse, orgue Hammond, batterie, synthétiseur et percussion) incarne la tradition vivante du tango dont les rythmes et les accords continuent à exercer une sorte de fascination dans les milieux les plus divers. Comme en témoigne cet aveu de l'écrivain argentin J.L. Borges :

« Malgré ce que je viens de dire, j'ai gardé des éclaboussures de cette boue du Maldonado [le ruisseau de Buenos-Aires] car je viens d'écrire une série de milongas, de paroles de milongas et de tangos, pour Guastavino et Astor Piazzola. (...) Un de mes amis, paraguayen, le docteur Ynsfran, mon collègue à l'université du Texas, m'avait invité chez lui à écouter des tangos. J'allais chez lui, j'écoutai les tangos (je vais me mettre à dos bien des gens parmi vous), j'entendis les tangos que je déteste particulièrement : **La cumparsita**, **Caminito**, **Flaca**, **fané**, **descangayda**... Et je pensai : quelle veulerie, quelle vulgarité, tout cela manque totalement d'intérêt ! J'étais mal à l'aise parce que mon ami cherchait, naturellement, à me faire plaisir, à m'émouvoir en me faisant entendre ces disques, alors que je me disais : comment vais-je faire pour que le docteur Ynsfran ne se rende pas compte que ces tangos me semblent une affreuse guimauve sentimentale ? Je sentis à ce moment-là, tel Martin Fierro "deux grosses larmes sillonner mon visage". Il y avait donc en moi, au delà de mon jugement intellectuel, quelque chose qui répondait à ces tangos, quelque chose de plus profond que mes opinions, qui me faisait aimer ces tangos. »

(Entretien avec C.F. Moreno - Ed. du Seuil.)

J.M.M.



photo Fatôme-Management

Concert Schubert

Le trio Delta (Flora Elphège, violon ; Claude Burgos, violoncelle ; Jean Martin, piano) interprétera le 15 mars : la Sonate pour piano, opus 164 ; la Sonate opus 137 n° 2 pour violon et piano ; le Rondeau brillant, opus 70 pour violon et piano, ainsi que le Trio opus 99.

La Camerata Academica de Salzbourg fut créée en 1952 par le grand chef mozartien Bernard Paumgartner.

Après sa mort en 1971, l'Ensemble resta un moment sans chef, jusqu'au jour où le violoncelliste italien Antonio Janigro, qui passe plusieurs années à Zagreb (où il fonda l'Ensemble de Solistes de Zagreb), joua pour la première fois avec la Camerata. Cette rencontre rendit possible sa nomination en février 75 comme directeur musical de ce célèbre orchestre de chambre.

Au programme du concert du 8 mars, organisé en collaboration avec les Heures Alpines, le Concerto Grosso en sol mineur op. 6 n° 6 de Haendel ; le Concerto pour violoncelle et orchestre en ré majeur, op. 3/9 de Vivaldi ; la Symphonie en la mineur n° 49 de Haydn et une œuvre contemporaine, la Simple Symphony op. 4 de Britten.

AVRIL

Pop'musique avec le groupe Zao
(le 15)

Orfeo de Monteverdi
(les 20 et 21)

Musique ancienne
avec la Camerata Hungaria
(le 27)

Rencontre des groupes folkloriques
Dauphiné-Savoie
(le 24)

Stage Flûte à bec
(du 29 mars au 3 avril)

guido biasi : la manie de la peinture

Lieux mentaux, hypothétiques, peut-être futurs, les « mnémothèques » gardent, même pour moi, tout leur mystère et tout leur charme.

Il s'agit de lieux où passent et sont piégés des flashes mnémoniques, des fantômes surgis des limbes de l'inconscient et du rêve, mais où il existe aussi une volonté peut-être dérisoire de mettre en ordre ces choses, de les situer, de leur donner un nom, exactement comme pour un musée.

Guido Biasi.

« Je rêve d'une peinture claire, nette, sans ambiguïtés ni approximations, mais toutefois non démunie d'un certain mystère. Ce mystère, j'aimerais qu'il ne jaillisse pas d'allusions fumeuses ou de choses dites à moitié, mais qu'il surgisse - comme par miracle - en partie du choix des images, mais surtout de la situation particulière dans laquelle elles sont mises. »

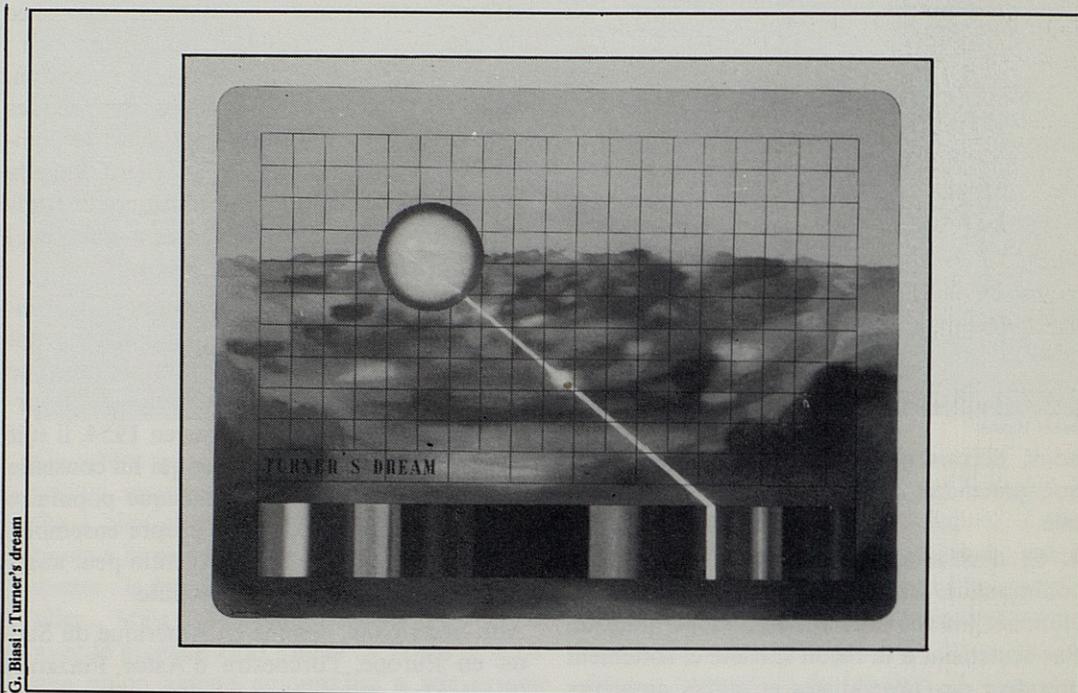
Somme toute, pour moi, aujourd'hui, la qualité des images faisant partie de mon répertoire habituel n'est pas tellement importante. Ce qui m'intéresse, c'est leur analyse ou plutôt cette fiction d'examen scrupuleux auquel elles semblent soumises. Il est néanmoins vrai que le choix de ces images revêt un caractère précis (elles proviennent de l'univers flou des vieilles photos quand il ne s'agit pas, comme dans certains paysages, de citations muséographiques), mais cela est dû à la nécessité d'avoir à ma disposition un matériel qui soit déjà suffisamment archétypique, et par conséquent assez anonyme, sinon même banal.

Cette sorte d'utilisation des images est, je pense, la seule qui soit indiquée pour ma recherche actuelle, surtout parce qu'elle m'évite tous les dangers de l'anecdote et toutes les tentations de la narration. »

Guido Biasi.

« Retour à la ville »

Sous ce thème, sera présentée, pendant le mois de mars dans la mini-galerie, une exposition de photographies dues à Pierre Canaguiet et Pierre Garbolino.



G. Biasi : Turner's dream

Peut-être faut-il avertir : les images que Guido Biasi donne à voir ne proposent aucune imitation d'un modèle ; toute ressemblance avec des personnages, ou bien des paysages, existant, ayant existé, ne serait que pure coïncidence : les tableaux présentés développent et arrangent une fiction.

Que faire de la peinture ?

Peintre, Guido Biasi l'est, sans doute. Dire cette nomination presque en exergue, c'est décliner un titre. Un titre aujourd'hui paradoxal, qui en appelle aux souvenirs de l'art, au prestige du métier, à la fascination du doigté appliqué aux formes et aux couleurs. Que faire quand la peinture avec son histoire, sa mythologie, son musée, ses techniques, son idéologie, possède un artiste, alors que même la situation de cette peinture est plus controversée par le quotidien, présent. Biasi semble répondre : posséder cette peinture, son iconographie, son espace et en jouer. Se jouer de la peinture comme un chat peut se jouer d'un rat à l'agonie, jusqu'à sa mort prochaine. Prendre le tableau, en cerner les contours pour transgresser les limites ; peindre le fini pour excéder le défini et promettre l'infini. Captiver les images qui traversent le moment vécu de la pensée, sonder l'imaginaire collectif de notre civilisation, et les figurer comme autant de témoignages, de regards et de reliques d'une société en plein déménagement.

Les motifs de la mémoire

A l'exception d'une toile de 1965 : « La Jonconde sans paysage », Guido Biasi s'est sur-

tout intéressé depuis 1969 au thème de la mémoire. Il serait plus juste de dire à la motivation de la mémoire en tant que pulsion de l'imagination, pour n'en laisser paraître que des motifs comme reliefs : les « Mnémothèques », les « Chromémoires », les « Mémoires écologiques », les « Muséologies », les « Muséomanies »...

Dans les premières séries, les « Mnémothèques » par exemple, l'attention portée au travail de la peinture tient autant à être inscrite sur la toile que la mise en œuvre du processus de la mémoire. Biasi y élabore tout un système de lecture, de repérage, de cadrage ; il associe sur un plan unique, non seulement les images à proprement parler, mais aussi un assortiment de lignes, d'éléments graphiques et visuels, sans oublier la gamme ou le spectre chromatique de la lumière, en tant qu'ils servent d'instruments d'enregistrement, voire de médium. Ils donnent lieu aux formes de la mémoire imaginée. La peinture est le moyen ici qui permet à la mémoire de surgir et de fonctionner ; elle permet à l'interprétation d'évoquer la part du rêve et de situer la portion de réalité. Un effet d'art est produit. La notion de temps s'introduit dans l'espace.

Dès lors, par ce jeu d'inter-relations entre la proposition concrète et insistante du tableau et la position précaire de l'image, Biasi développe jusqu'à les préciser certaines idées communes de la mémoire : l'idée de culture, par exemple, avec ses corollaires immédiats de bibliothèque et de musée.

Yann Pavie.

handicapés : « le grand renfermement »

Faire voir, dire la condition que notre société et, bien souvent, chacun d'entre nous, réservent à ceux que la difformité de leur corps ou la fragilité de leur esprit valent d'être appelés « handicapés », n'est pas, avouons-le, tâche aisée.

A la demande de quelques collectivités, nous avons pourtant essayé. Le résultat de ce travail, dont Georgette Hanzo, elle-même handicapée, dit ci-contre comment il a été mené, est présenté ce mois-ci, dans la Maison. Exposition, débats, rencontres et films permettront, à ceux qui le voudront, de s'informer, de discuter, de réfléchir. François Suchod – qui a participé depuis le début à la préparation de ces manifestations – donne, ci-dessous son point de vue... Point de vue qui est aussi celui des autres handicapés qui, au fil des mois, ont travaillé avec nous.

Les handicapés prennent la parole : il s'agit sans doute d'une blague, d'une provocation ou tout simplement d'un rêve. Aujourd'hui tout le monde « prend » la parole... Regardez : les travailleurs immigrés, les femmes, les prisonniers ; tous ces gens qu'on voulait oublier crient leur existence et l'oppression sociale dont ils sont l'objet.

Mais les handicapés... Voyons ! Soyons sérieux ! Ces fameux handicapés n'existent pas réellement : où les voyez-vous ? A l'usine, au bureau ? Point du tout. A l'école, au lycée ? Pas plus. Au cinéma, au théâtre ? Moins encore.

Alors on ne fait pas parler des fantômes. ... Voilà le sentiment général de beaucoup de gens. Et pourtant, si l'on arrêta un peu de se fermer les yeux, si l'on voulait bien examiner la réalité d'un peu plus près, on serait bien à même de constater l'existence de ces soi-disant fantômes ! Et, nous ne sommes pas quelques « individus », ni même quelques milliers perdus dans la foule anonyme, mais nous sommes des millions ! Alors, se pose la redoutable question : où vivent ces millions d'êtres humains, car ils sont bien quelque part ?... Comme les Indiens des Etats-Unis, nous avons nos « réserves » qui ont pour nom : hôpital, asile, centre, foyers, ateliers dits « protégés » (mais au fait, qui protège-t-on ?).

Ainsi, la société peut être tranquille, elle est bien « protégée », immunisée contre ce « contact » avec le handicapé qu'on lui a appris à fuir. Aucun danger : les murs sont étanches. Les quelques « fuites », ceux des rares « handicapés-de-luxe » qui s'en sortent – et à quel prix ! – ne sont là que pour mieux « ca-

moufler » les gros bataillons enfermés. Oui, car il s'agit bien ni plus ni moins d'un « grand renfermement » selon le mot de Michel Foucault. Ainsi, il ne suffisait pas qu'on nous enlève tout « statut économique » : c'est bien normal, après tout, dans une société qui ne pense – par patron interposé – qu'à produire et consommer. Que pouvions-nous attendre, sinon d'être « foutus au rancard », au royaume des « improductifs », des « quantités négligeables » ? Mais encore, c'est l'accès même au travail décent, à la culture, au loisir, ce à quoi tout homme a droit, qui nous est confisqué pour la très grande majorité d'entre nous. Oui, confisqué, comme l'on « confisque » un jouet à un enfant. Car le statut, ou ce qui en tient lieu, dont l'Etat condescend à nous gratifier, est celui d'éternels enfants : pour nous, ce sont les « commissions » qui décident de tout : tel handicapé aura droit à des études, tel autre devra se contenter de végéter sa vie durant dans un asile, tel autre qui aura l'immense chance d'être issu d'une famille aisée pourra passer par les mailles du filet et pourra alors se risquer dans la vie dite « normale ». Ainsi l'handicapé, exclu, mis à l'écart, n'a même plus ce que j'appelle « l'ambition de vivre » : celle d'être responsable de lui-même, de se faire lui-même par la solidarité de tous et de chacun, que ce soit au niveau économique, social, politique, culturel et affectif. Quelle est, en vérité, la nature de cette espèce d'embryon humain qui ne peut, ni exercer un métier, ni jouir de la culture, ni combattre et vivre socialement, ni même aimer et être aimé, c'est-à-dire avec son cœur, mais aussi avec son corps. Et nous sommes arrivés au fond du

Ce mois-ci, la Maison de la Culture organise une campagne d'information et de sensibilisation ayant pour thème : « Les handicapés dans la vie sociale ».

Cette manifestation a été préparée pendant une année par un groupe composé d'handicapés, parents et amis de ceux-ci en collaboration avec trois animateurs de la Maison.

Des enquêtes et des interviews ont permis enfin aux handicapés d'exprimer leurs problèmes essentiels. Un véritable dialogue s'est établi entre les membres de l'équipe pourtant assez hétérogène. Chaque participant a collaboré au travail soit par la recherche de documents, prise de photographies, rédaction ou étude de textes parfois ardues comme la loi d'orientation. Pour la première fois, je participais à un travail qui exigeait compétence et esprit d'équipe. Ce travail m'a ouvert de nouveaux horizons, agrandi mon cercle de relations et développé mon sens du collectif. Ordinairement, les valides organisent des activités pour les handicapés sans les associer à leurs réalisations. La démarche mise en œuvre ici ne constituerait-elle pas un début concret de changement de mentalité ? La Maison de la Culture, en favorisant un travail de groupe, permet ainsi d'accéder à plus de responsabilités et d'entrer facilement en relation avec autrui. Ce n'est pas négligeable.

Georgette Hanzo

Les handicapés

(moteurs et mentaux) en chiffres

En France : 3 500 000
soit 6,3 % de la population
(1 Français sur 16)

Jeunes (0 – 19 ans) :
environ 1 200 000
sur 16 millions

Adultes (20 – 60 ans) :
environ 1 060 000
sur 30 millions

Personnes âgées :
environ 1 300 000
(20 % de la population
de plus de 65 ans)



photo Jean-Jacques Fournier



photo Jean-Jacques Fournier

Les sondages en question

Dernièrement encore, l'Assemblée Nationale se demandait s'il fallait interdire les sondages électoraux ? Le fait qu'une telle question revienne régulièrement dans l'actualité prouve combien cette technique reste entourée de suspicion. On aurait bien surpris les orateurs de la Chambre en leur demandant dans quel sens et en faveur de qui agissent les sondages. Il est probable que nos interlocuteurs se seraient réfugiés dans cette réponse métaphysique : comment connaître l'opinion des Français sans les interroger tous ? Et pourtant, chaque jour, notre M. Jourdain fait des sondages sans le savoir. Son café au lait est-il assez sucré, ou a-t-il besoin de prendre son parapluie ? Il lui suffira de prélever quelques gouttes de son breuvage matinal ou de tendre la main pour voir s'il pleut. Aussi étrange que cela puisse paraître, ces gestes simples relèvent de la même philosophie que les sondages d'opinion : ce sont des prélèvements aléatoires à partir desquels on pourra porter un jugement d'ensemble : sur tout le bol de café, comme sur tout l'électorat. La validité de la technique est d'ailleurs attestée par ses réussites : on est habitué, aujourd'hui, à connaître plusieurs jours à l'avance les tendances générales d'un scrutin.

Mais l'image des sondages ne se limite pas à la prédiction des résultats électoraux qui doit être faite avec un minimum de rigueur, ne serait-ce que pour subir l'épreuve des faits avec succès. La même épreuve est épargnée à ces multiples enquêtes d'opinion qui font le pain quotidien de notre presse et qui annoncent avec fracas : « les Français pensent que... ».

Malgré leur absence quasi générale de sérieux, l'opinion attache à ces enquêtes contestables, la même valeur qu'aux sondages électoraux. Par là-même, cet instrument technique se trouve détourné et participe à ce qu'un sociologue américain appelait « le viol des foules ».

L'Institut d'Etudes Politiques de Grenoble et la Maison de la Culture ont préparé un montage audiovisuel destiné à faire connaître cette technique et à en discuter les limites. Il sera présenté le 3 mars par ses auteurs. Un débat suivra.

Dominique Labbé

problème : c'est finalement notre corps qui résumera toute notre déchéance, toute la misère humaine dont chaque individu tente de se démarquer désespérément. Ce corps handicapé, par ces multiples rejets économiques et sociaux, va se trouver justifié par cette idée simple : ce qu'il ne faut pas voir. Et chacun, implicitement, peut se tenir le langage suivant : « Ce moindre être, ce sous-humain, il gêne le regard ; sa « présence » dérange, offusque, encombre ; une seule solution : l'enfermer.

Nous nous sentons enfermés. Tel est le sentiment des handicapés, de ceux, encore peu nombreux il est vrai, qui prennent peu à peu conscience de leur oppression sociale. Mais, ne nous y trompons pas : chaque handicapé vit avec ce sentiment diffus. Déjà prisonnier de lui-même, il fallait en plus que notre société « libérale » le marque comme d'un stigmate ! Aucun handicapé ne se ressemble, nous ne sommes ni une « famille », ni une « tribu », ni une « race », nous vivons une « condition sociale commune » ; pourtant, chacun de nous, à un moment ou à un autre, parfois toute la vie, se sent comme dépossédé de soi et des autres.

Alors que faire dans une telle situation ? Il faut montrer et démontrer aux handicapés eux-mêmes et aux autres qu'ils peuvent être des individus à part entière, au niveau des idées bien sûr mais tout autant dans la vie. Chaque handicapé, dans sa vie quotidienne, doit s'efforcer au maximum de vivre à l'égal de tout autre : c'est-à-dire revendiquer ses droits, ses possibilités de toute nature. Mais, comme toute lutte sociale, celle des handicapés ne saurait trouver de solution individuelle ; comme d'ailleurs, tout problème qui vise la société dans son ensemble.

Or, pour de nombreux handicapés, l'acte individuel justement représente comme un mirage, en forme de fuite, alors que, par définition, le handicapé réclame la solidarité. La reconnaissance des handicapés en tant qu'individus pose donc par définition le principe de la lutte collective. Nos revendications, par la nature radicale de leurs expressions (nous demandons le respect des Droits de l'Homme) limitent et délimitent le champ possible de notre action. La limite en est cette société de la consommation qui se fout de l'homme, la délimitation en est la rencontre de notre combat avec le projet collectif d'une société plus juste et plus humaine dont la politique, au sens large du terme, ne sera plus l'appropriation des choses mais l'épanouissement de chaque individu.

François Suchod

l'italie contemporaine



photo Jo Genovèse

Mai sera pour la Maison de la Culture un mois à l'italienne. Trois raisons pour mettre l'accent sur ce pays voisin. D'abord, l'intérêt que présente le bouillonnement de la société italienne depuis plusieurs années. Bouillonnement qui se manifeste par des réponses originales apportées à des problèmes auxquels nous sommes aussi confrontés : démocratie locale et pouvoir urbain, action syndicale, pluralisme culturel, identité régionale, recherche d'un nouvel ordre social. Ensuite, le désir déjà concrétisé par un certain nombre de rencontres, de permettre à la population italienne de l'Isère de s'exprimer, soit dans la Maison, soit ailleurs, à sa façon. Enfin, tout simplement, le plaisir pour l'équipe de la Maison de se mettre à l'heure italienne et de donner aussi à d'autres la possibilité de se mettre à l'écoute d'un pays, qu'on croit bien connaître du fait de sa proximité.

Quant au programme de ce mois italien, nous ne pouvons encore en dire que peu de choses, d'autant plus que nous ne voulons pas l'organiser seuls. Nous avons, cependant, retenu quatre grands thèmes : démocratie locale et régionale, mouvement ouvrier, cultures régionales, église et famille. Ces thèmes ne permettent pas, bien entendu, d'embrasser dans sa totalité, la diversité de l'Italie contemporaine ; ils en reflètent cependant, à nos yeux, les aspects les plus marquants. En guise d'introduction à ce mai italien, quelques mini-dossiers. Dans ce numéro : « L'Italie à Grenoble et dans l'Isère ». Qui sont ces Italiens ? Pourquoi sont-ils là ? Comment vivent-ils leur exil ? C'est ce que nous sommes allés demander à une famille originaire de Sicile et installée à Fontaine depuis quatorze ans...

photo Jo Genovèse



M. T., la quarantaine passée, un visage buriné, un regard attentif derrière des lunettes aux verres épais, travaille dans une entreprise de matériel électrique.

Mme T., un peu plus jeune, gaie, volubile. Au foyer, après avoir travaillé pendant dix ans à l'extérieur ; couturière de métier.

Quatre enfants : Micheline, 19 ans, employée dans un service de santé vient d'obtenir sa naturalisation. Jacques, 20 ans, employé dans une entreprise d'informatique de l'agglomération grenobloise. Deux enfants plus jeunes : une fille (13 ans) et un garçon (3 ans).

Avec eux, vit la mère de Mme T. Vêtue de noir, cheveux blancs, assise, droite sur sa chaise, elle assistera à notre conversation sans rien dire mais sans rien en perdre.

Originaires de la province de Caltanissetta, en Sicile.

Pourquoi êtes-vous partis ?

M. T. : On est parti à cause de la misère ; il n'y avait pas de travail. Et puis les accidents, les morts...

Je travaillais dans une mine de soufre. Elle a fermé deux ans après notre départ. On ne vivait pas facilement, vous savez, on était payé tous les 7 mois...

A votre arrivée à Grenoble, est-ce que cela a été difficile ?

M. T. : Non, pas vraiment. Ma sœur et mon beau-frère étaient déjà installés ici ; alors je suis allé chez eux. Très vite, j'ai trouvé du travail par un ami. Ma femme est arrivée un mois après, avec les deux aînés. On pensait trouver un appartement tout de suite mais c'était au moment des rapatriés. On en a trouvé un au bout de 10 mois. Pendant tout ce temps, nous sommes restés chez ma sœur.

Et la langue ?

Mme T. : Au début, bien sûr cela n'a pas été facile. Mais on se débrouillait, on parlait avec les mains. Quelques jours après mon arrivée, ma belle-sœur m'a envoyé faire des courses. Dans un magasin où je suis allée, il y avait deux femmes qui faisaient de la couture. Je me suis débrouillée, avec les mains, pour leur demander ce qu'elles faisaient ; je leur ai fait comprendre que j'étais couturière et fait savoir que je pouvais travailler pour elles, si elles voulaient. Et quand je suis rentrée, j'ai annoncé : « J'ai trouvé du travail ! » Elle n'en revenait pas, ma belle-sœur !

A votre arrivée, vous vous êtes sentis bien accueillis par les Français ?

Mme T. : Certains nous acceptaient bien ; d'autres pas. Les voisins, les commerçants, c'était pareil. Quelquefois on avait des démêlés avec des voisins : nous, on avait souvent du monde chez nous, des amis... ça faisait du bruit. Quelquefois, nous sentions de l'indifférence, et ça, on en a souffert. Mais nous avions aussi des voisins très gentils. En face de chez moi, il y avait une Algérienne qui m'a beaucoup aidée. Quand je sortais, je lui laissais les gosses. J'avais une mère à côté.

Micheline : Les Français ? Certains s'occupaient de nous, d'autres non. Mais ceux-là, ce sont ceux qui n'admettent pas les étrangers, quels qu'ils soient. Moi, j'ai des amis qui sont curieux de l'Italie, de la Sicile.

Vous avez des amis français ?

Micheline : Jacques et moi, oui. Mais les parents, non ; ils ont des amis... siciliens.

A l'école, comment cela s'est-il passé ?

Micheline : Nous étions tout jeunes, j'avais 5 ans et mon frère 6. A l'école, je ne comprenais rien. La maîtresse me donnait des images. Elle ne s'est pas beaucoup occupée de moi. Je me souviens qu'on devait vendre des timbres. Je ne savais pas pourquoi. Quand j'allais chez les gens, comme je ne parlais pas un mot de français, je ne pouvais rien leur expliquer. Alors, souvent les gens donnaient l'argent et me rendaient les timbres. (Rires.) On faisait des tas de choses sans comprendre.

Vous vous êtes bien adaptés, en somme ?

Mme T. : Oui. Vous savez, chez nous, on continue à vivre comme avant. On fait de la cuisine italienne (elle se reprend) – de la cuisine sicilienne – les spaghetti (Rires). Je continue à faire beaucoup de choses à la maison. On vit, comme on vivait avant : la cuisine, les horaires (à 23 h 30, le plus jeune n'était toujours pas couché !) ; les amis viennent. On parle le sicilien à la maison, avec les amis aussi. Et puis toute la famille est là. Mon père – il est mort ici – et ma mère sont venus avec nous ; mes frères et sœurs sont tous là. La sœur et un

La présence italienne dans l'Isère

Cette présence italienne dans l'Isère est une des plus anciennes de France. Depuis le début du XIX^e siècle, quelques groupes de Piémontais et de Lombards sont venus à Grenoble et dans les vallées avoisinantes pour travailler, surtout dans l'agriculture, la sylviculture et aussi dans le commerce et l'artisanat. Nous trouvons la première trace certaine de présence italienne à la Mure, dans la Matheysine, où les travailleurs italiens étaient employés dès 1806 dans les mines de charbon.

Mais c'est seulement après la guerre de 14-18 que le mouvement migratoire se manifeste dans toute son ampleur. En quelques années, à la suite d'arrivées massives de travailleurs italiens originaires des Pouilles (Province qui avait été la plus touchée par la crise du « bracciantato » des années 20) la collectivité italienne de l'Isère atteint déjà 25 000 personnes.

Arrêtée provisoirement par la guerre de 1940-1945, l'immigration italienne dans l'Isère reprenait tout de suite après la Libération. La deuxième vague venait de Sicile (provinces de Enna et de Caltanissetta) à la suite surtout de la fermeture des mines de soufre. Bientôt, la collectivité italienne atteignait, du fait du rythme plutôt élevé des nouveaux arrivés, 40 000 personnes.

A la fin de 1975, les ressortissants italiens résidant dans l'Isère étaient 50 000 (aux termes de la loi italienne sur la nationalité, tandis que selon le décompte des autorités françaises ils étaient 38 160) (1) sur une population italienne résidente pour la France entière de 749 761 personnes (selon le décompte des autorités italiennes ; 573 070 selon le décompte des autorités françaises).

(1) Cette différence s'explique par le fait que tout pays tend toujours à élargir le nombre de ses nationaux et se refuse à en perdre. Ainsi une Française qui épouse un Italien devient italienne pour l'Italie mais reste française pour la France. Aussi est-elle comptée comme résidente italienne en France par les autorités italiennes mais n'est pas considérée comme telle par les autorités françaises.

NDLR : Ces renseignements nous ont été gracieusement fournis par le vice-consulat italien de Grenoble.

Origine régionale des Italiens résidant dans l'Isère

Pouilles	13 510 personnes
Sicile	13 050 personnes
Piémont	5 150 personnes
Vénétie	4 600 personnes
Lombardie	3 700 personnes
Calabre	2 330 personnes
Frioul	1 000 personnes
Autres régions	6 660 personnes
Total	50 000 personnes

Répartition géographique dans le département

On rencontre la plus importante concentration dans l'agglomération grenobloise : 30 000 environ, les autres vivent surtout dans les zones industrielles du Bas-Dauphiné et de la vallée du Rhône.

Secteurs économiques dans lesquels on trouve des travailleurs italiens

- Surtout dans l'industrie : bâtiment, métallurgie, mécanique, chimie et textile.
- Commerce et artisanat, agriculture et sylviculture, mais dans une moindre mesure.

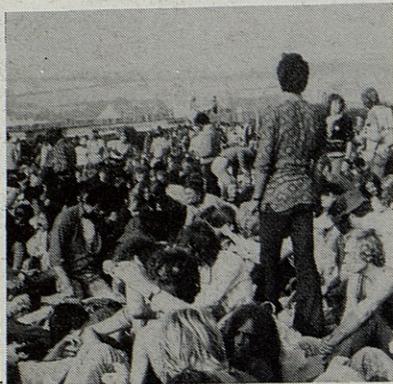


photo Yann Pavie

Festival pop de l'île de Wight.

Film invisible : **Behindert**

de Stephen DWOSKIN (R.F.A. 1974)

Réalisé pour la deuxième chaîne de TV allemande à Mayence par le cinéaste américain Stephen Dwoskin, Prix du meilleur film de télévision en Allemagne Fédérale en 1974 et grand prix du Festival de Thonon en octobre 1976, « Behindert » a un double sens et peut signifier « impotent » ou « handicapé ».

« Behindert » est le constat personnel et douloureux d'une relation de couple - relation évidemment compliquée par le handicap du personnage principal, interprété par Dwoskin, lui-même handicapé. Celui-ci reconnaît, d'ailleurs, qu'il y a un mélange de fiction et de réalité autobiographique dans ce film à propos duquel il déclarait :

« Le scénario consiste en une série d'événements personnels dont l'accumulation forme un tout. Pour expliquer la construction du film, je crois qu'on pourrait dire qu'il est plus ou moins comme un journal intime. Pour moi, Behindert ressemble plus à un double « déjà vu » d'expériences vécues. L'idée de départ était d'intégrer tout ce matériau rassemblé dans une espèce de journal intime en une expression filmée concrète. En même temps, je voulais fournir aux spectateurs une compréhension "sentie" et visuelle de ce qui s'y passe, plutôt que des explications objectives et verbales (et c'est pour cela qu'il y a très peu de dialogues dans le film). "Behindert" traite de la situation des handicapés physiques et des êtres physiquement normaux dans le contexte de la vie actuelle, bien que les événements relatés puissent également symboliser ou illustrer d'autres problèmes annexes. »

Naturellement, c'est aux spectateurs d'apprécier l'impact du film. Pour moi, il pose une question primordiale à laquelle on ne peut probablement pas trouver de réponse : « Qu'est-ce qui est normal ? »

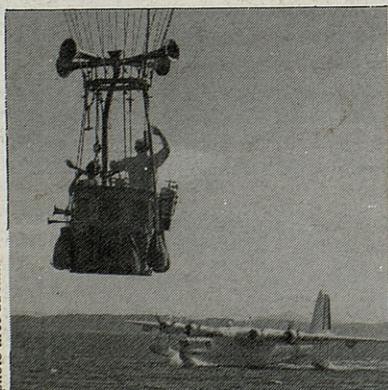


photo tirée du film.

Pleins feux sur le jazz, le rock et la pop'music

Une partie du programme de ce mois est consacrée à des films qui pourraient être qualifiés de « musicaux » et qui compléteront les « Cinq jours de Jazz ». Seront aussi projetés un certain nombre de films inédits (dont l'un « H. Music » est surtout consacré à Jimi Hendrix pendant les festivals de Wight, Hawaï, etc.). Un tract précisera la programmation et les horaires des films prévus.

« Aux urnes citoyens »

Tournées pendant les deux mois de la campagne électorale aux Municipales d'Arras en 1971 par une équipe de dix personnes dirigée par Edouard Bobrowski, les trente-six heures de pellicule impressionnée ont été condensées en un film de 90 minutes.

Document d'ethnographie politique de la France contemporaine, « Aux urnes citoyens » constitue un témoignage direct et vivant du travail des partis et de leurs équipes de propagande tout au long de la campagne.

Les principaux acteurs en étaient : Guy Mollet, maire sortant socialiste, qui fut réélu à la tête d'une liste d'Union de la Gauche comprenant des communistes, Francis Jacquemont, candidat UDR - sous-préfet et chef de cabinet d'André Fanton alors secrétaire d'Etat à la Défense Nationale, Jean Garbé et Philippe Guerin du PSU qui avaient formé une liste pour « une municipalité populaire ».

Il faut souligner que la réalisation d'un tel film fut rendue possible grâce à l'autorisation de tous les candidats et de leurs supporters de filmer sans restriction leurs réunions publiques et privées ainsi que leurs conférences d'état-major. Ce film, exceptionnel, constitue une véritable « leçon de choses » qu'il n'est peut-être pas inutile de voir ou de revoir à l'heure où les Français prennent à nouveau le chemin des urnes...

A.T.

« Le voyage en ballon »

de Robert Lamorisse

Un vieux savant décide de faire le tour des provinces françaises en compagnie de son petit-fils et d'un automobiliste farfelu dans un ballon dirigeable.

Ce beau livre d'images, en couleur, transporte les spectateurs d'une noce bretonne aux marais de la Camargue parmi les flamants roses et les taureaux en passant par une chasse à courre comme on n'en fait plus.

frère de mon mari aussi. Seuls, sa mère et deux de ses frères sont restés au pays. D'ailleurs, tout le village est là, à Fontaine - on vient de Sommatino. Vous allez au marché ; vous croyez rentrer à 10 heures ; mais pas du tout ! on rentre à midi et demi. On ne peut pas se retourner sans rencontrer des amis, des Siciliens.

C'est facile, pour vous, de vivre à l'italienne dans votre famille et différemment au dehors ?

Jacques : Oui, moi, j'ai pas de problème. Je me sens, je suis d'ici. La Sicile, ça ne nous intéresse plus.

Micheline : Pour moi, ce n'est pas tout à fait pareil. C'est vrai, je n'y vivrais plus. Quand on va en Sicile, nous sommes différents. Mais j'aime bien y retourner ; j'ai une certaine nostalgie. La Sicile, ce sont mes souvenirs d'enfance : le village, la vie au dehors, le ciel bleu...

Et vous ?

M. T. : Non, je n'y retournerais plus pour y vivre. J'ai changé. Je ne suis plus habitué. Et puis, on a été abandonné par la Sicile.

Mme T. : Il y avait trop de difficultés, surtout le travail. Ici on a un travail. Mais quand même, là-bas, on vivait dehors ; à 5 heures de l'après-midi, après le retour de mon mari, on sortait, on parlait, on allait chez les amis, voir la famille, on s'amusait. On rentrait tard. Et puis les gosses vivaient dehors, ça les débrouillait plus vite. Ça, on le regrette. De toute façon, c'était très différent. On vivait à la campagne, on avait beaucoup de choses à la maison : les légumes, des poules, on avait même un cheval.

M. T. : Moi, ici je ne sors pas. Je suis devenu casanier. De temps en temps on se retrouve entre amis ; mais on se voit moins qu'autrefois.

Mme T. : Vous savez, on est perdu quand on retourne en Sicile. Ici, on a un certain confort ; on a de l'eau courante. Dans notre village en Sicile, presque tout le monde possède une salle de bains. Elles sont toutes plus belles les unes que les autres. Les gens rivalisent : c'est à qui aura la plus belle. Mais personne ne peut s'en servir, il n'y a pas d'eau ! On a commencé des travaux, mais tout d'un coup, ils s'arrêtent, on ne sait pas pourquoi !

M.T. : La corruption ! on ne sait pas où passe l'argent public. Alors, les travaux s'arrêtent.

Est-ce que vous vous intéressez à l'Italie, à ce qui se passe dans votre pays ?

M. T. : Non. L'Italie nous a abandonnés.

Micheline : Ils ont des mauvais souvenirs, c'est normal. Mais moi, je suis curieuse de ce pays. J'ai des affinités.

Jacques Laemlé